



Rives méditerranéennes

58 | 2019

Imperium, imperii. La Méditerranée, forge de l'Empire

Fabrice Micallef, Le Bâtard royal. Henri d'Angoulême dans l'ombre des Valois, 1551-1586

Jérémie Foa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/6634>

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2019

Pagination : 184-186

ISBN : 979-10-320-0213-1

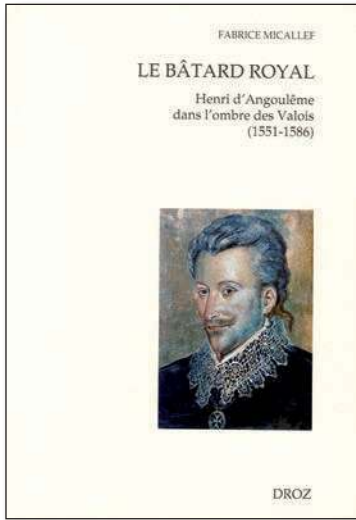
ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Jérémie Foa, « Fabrice Micallef, Le Bâtard royal. Henri d'Angoulême dans l'ombre des Valois, 1551-1586 », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 58 | 2019, mis en ligne le 15 avril 2019, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/6634>

© Tous droits réservés

Fabrice Micallef, *Le Bâtard royal. Henri d'Angoulême dans l'ombre des Valois, 1551-1586*, Genève, Droz, 2018, 424 p.



Spécialiste des guerres de Religion et auteur d'une thèse remarquée¹, Fabrice Micallef prolonge ici ses travaux par une étude sur une figure méconnue, Henri d'Angoulême, dit le « bâtard d'Angoulême » (1551-1586). L'homme est né d'une idylle entre le roi Henri II et une certaine Lady Fleming, écossaise arrivée en France dans les bagages de Marie Stuart. Le livre est d'une rigoureuse érudition, il fait fond sur une grande maîtrise des sources (archives aussi bien parisiennes, provinciales que maltaises) et du contexte provençal, particulièrement agité et tortueux, en douze chapitres. Mais l'enjeu de l'ouvrage n'est pas, ou pas seulement, de faire droit à une biographie oubliée. Il est ailleurs. Il se propose d'interroger une figure politique étrange, inassignable –

la bâtardise royale – à la lumière de cette crise majeure, faite de risques et d'opportunités, de pesanteurs et d'ouvertures, que furent les guerres de Religion. Une question, au fond, traverse tout l'ouvrage : premier bâtard à sortir de la carrière ecclésiastique pour épouser des responsabilités d'envergure, Henri d'Angoulême dut-il son inédite ascension à ses qualités personnelles ou à ce contexte spécifique de crise radicale et d'instabilité politique ?

De fait, on ne saurait dire si cet héritage est un bonheur ou une malédiction. Henri hérite d'une identité pesante qu'on hésite toujours à revendiquer mais qu'on ne peut cacher, qui lui colle à la peau comme la glaise aux souliers du coupable. Henri est un « bâtard », ce n'est pas rien. Il a du sang royal à l'heure où le bleu liquide compte toujours plus dans les légitimations symboliques de la Couronne. Mais il porte en même temps la macule : c'est un enfant illégitime, involontaire rejeton d'une vieille alliance entre la France et l'Ecosse. Son surnom est d'emblée révélateur d'une tension : « bâtard d'Angoulême » - la macule est bien là - il ne peut se dire Valois ni « de France » mais il est rattaché au comté d'Angoulême et ce faisant au berceau de la famille royale. Il reçoit une éducation soignée, à la cour de France, celle d'un lettré à qui l'on refuse les exercices militaires. Là déjà git son identité impossible, la matrice malheureuse d'un habitus clivé (chap. II « L'éducation d'un Valois incomplet »).

¹ Fabrice Micallef, *Un désordre européen. La compétition internationale autour des « affaires de Provence » (1580-1598)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

Soucieux de réintroduire le faisceau des contraintes qui balise les possibles d'un individu, Fabrice Micallef est toujours attentif à mettre en valeur l'*agency* de son personnage, ses compétences propres, sa capacité à refuser ce qui lui est destiné : on lui promet l'état ecclésiastique, comme à tous les bâtards, lui parvient à infléchir ce futur en parvenant à entrer, à l'âge de 16 ans, dans l'Ordre de Malte. Ainsi, il réussit ce tour de force de tenir ensemble carrière ecclésiastique, traditionnellement réservée à ceux qu'on veut éloigner des armes, qui ne peuvent fonder une lignée et titulature militaire. On l'appelle désormais « chevalier d'Angoulême », ce qui gomme « partiellement son illégitimité » (p. 64). Réussite personnelle, cette élévation est aussi une « construction collective », car aussi bien le bâtard, l'Eglise que l'ordre de Malte profitent de cette nouveauté que représente l'élévation d'un bâtard royal au sein de la monarchie.

Ascendante, cette trajectoire n'a pourtant nulle inertie naturelle. Elle est toujours susceptible d'être contrariée, toujours à confirmer. Parce que la Couronne refusera toujours de le légitimer, sa conquête du pouvoir est un « combat permanent » et il lui faut infléchir ses stratégies « à chaque instant » : s'il n'hésite pas à louvoyer entre les clientèles des Montmorency et du duc d'Anjou, pourtant incompatibles politiquement (d'autant que son hostilité au protestantisme est notoire), il ne commet pas l'erreur de se rapprocher des Guise ou du duc d'Alençon.

Le chapitre VI (« Prince, poète et marginal : l'invention d'une identité) est passionnant, subtil et convaincant. Fabrice Micallef s'intéresse à la « mise en scène de soi » par le bâtard : celui-ci se dote d'une maison (dès 1570) puis s'entoure d'une petite cour d'artistes. C'est ainsi le symbolique qui lui permet d'affirmer son identité princière quand le réel (et notamment son maigre patrimoine foncier) contredit cette prétention. L'analyse de sa production poétique, non publiée, est l'occasion pour F. Micallef de développer de belles analyses, à cheval entre histoire, sociologie et psychologie. Dans un de ses poèmes, clé identitaire, Henri d'Angoulême se présente comme « l'androgynie assemblé du savoir et des armes » (p. 180) : cette image s'insère bien sûr dans l'imaginaire néoplatonicien des derniers Valois qui fait de l'androgynie la perfection humaine. Mais l'on pourrait aussi deviner derrière cette image une « inversion du stigmaté », « une appropriation du déni de virilité que la monarchie avait tenté d'imposer au jeune homme durant son adolescence » (p. 181). Fabrice Micallef n'hésite pas, à diverses reprises, à faire part de ses hypothèses, au conditionnel, qui sont autant de doutes qui participent du charme de l'ouvrage. Les poésies d'Henri d'Angoulême permettent-elles au lecteur d'aujourd'hui de toucher « l'homme intime » ? De saisir son tempérament colérique ? Peut-on, à partir de ses poèmes grivois, aux occurrences phalliques nombreuses, deviner une « orientation sexuelle » ? Toujours en subtilité, à notes de velours, Fabrice Micallef propose par exemple de lire un poème d'amour dédié à « Marguerite » comme le cache-sexe d'une déclaration d'amour homosexuelle à un certain Thomas de Sainte-Marguerite – hypothèse faut-il le dire ? fort séduisante. Et l'auteur de monter en généralité en interrogeant le poids de ces sociogénèse

et psychogénèse singulières (grandir en bâtard) sur une orientation sexuelle marginale.

S'il doit à son sens du jeu cette ascension inespérée, Henri d'Angoulême a aussi bénéficié d'un contexte qui donnait aux opportunistes des possibilités d'élévation : c'est l'objet du chapitre IV que de montrer l'avancement du bâtard grâce aux guerres de Religion (1567-1574). Henri gagne ses galons l'épée à la main, sur les champs de bataille les plus glorieux (Mussidan) comme les plus honteux (pendant la Saint-Barthélemy, il pille les maisons huguenotes, comme nombre d'aristocrates, mais il est plus spécifiquement chargé de faire pendre au gibet le cadavre mutilé de l'Amiral Coligny – tâche à la fois prestigieuse et dégradante, à l'image même des contradictions du personnage). Le chapitre VII montre aussi comment les divisions provençales, entre ligueurs et royalistes, sont l'occasion pour le chevalier d'Angoulême de montrer sa valeur puisqu'il est nommé dès 1577 au gouvernement de Provence. D'abord plébiscité par les Provençaux, flattés d'avoir un gouverneur de sang royal, Henri d'Angoulême échoue au siège de Ménerbes (1577) et ne parvient jamais à pacifier la région. S'il s'est toujours rêvé en grand capitaine, il meurt en mauvais garçon, entraîné à sa perte, par une sorte d'« effet Œdipe » qui le fait courir vers ce qu'il fuit : en 1586, il est poignardé dans une auberge par l'homme à qui il venait demander réparation pour son honneur. Mourir pour sa « réputation » était sans doute l'inévitable destin d'un homme à l'identité blessée, toujours incertain de sa place dans le monde, en hyper-correction constante, contraint de jouer son rôle sans distance possible, tirailé entre la gloire et la macule, contrait à sans cesse revendiquer ce que sans cesse on lui refusait.

Derrière la biographie singulière, intime, irremplaçable, Fabrice Micallef pose des questions qui intéresseront tant les historiens que les spécialistes de sciences sociales : jusqu'où un individu est-il capable, à force de volonté, de forcer son destin social ? Quelle est la part des contraintes collectives et des ambitions personnelles dans la trajectoire d'une personne ? Loin d'opter pour la figure de l'acteur rationnel, toujours maître de son devenir et clairvoyant sur ses choix, F. Micallef brosse le portrait tout en nuances d'un individu pris dans de multiples réseaux de contraintes : une identité mixte, à la fois glorieuse et honteuse prise dans une époque troublée, capable d'accueillir comme de rejeter les ambitieux. L'étude intéressera aussi les spécialistes de sciences politiques, tant au cœur de sa réflexion se pose la définition de ce qu'est une crise politique. Elle trace enfin des ponts, fragiles mais nécessaires, entre sciences sociales et psychologie. L'homme du XVI^e siècle en sort mieux connu, plus complet, plus subtil. Plus proche aussi.

Jérémie Foa